



HAL
open science

**Divus Plato, Opera, Marsilio Ficino interprete, Venetiis,
De Choris, De Luere, 1491 [Réimpression d'incunable]**

Stéphane Toussaint

► **To cite this version:**

Stéphane Toussaint. Divus Plato, Opera, Marsilio Ficino interprete, Venetiis, De Choris, De Luere, 1491 [Réimpression d'incunable]. éd. S. Toussaint. Divus Plato, Société Marsile Ficin, pp.V-XIV, 2020. halshs-03081936

HAL Id: halshs-03081936

<https://shs.hal.science/halshs-03081936>

Submitted on 12 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Diuus Plato

INTRODUCTION

L'amour de Platon

Des trois incunables platoniciens que Marsile Ficin publie à Florence et à Venise en 1484¹, 1491² et 1496³, l'édition vénitienne de 1491 est la plus correcte et la plus complète. Plus correcte, car elle bénéficie des *errata* de la *princeps* réalisée à Florence dans des conditions difficiles. Plus complète, car outre l'ajout par Marsile de sa *Théologie platonicienne de l'immortalité des âmes*, déjà publiée en 1482, la vénitienne de 1491 comprend tous les arguments et tous les commentaires ficiniens aux dialogues⁴ et aux lettres de Platon. Quant à elle, la florentine de 1496 n'offre que les *commentaria* au *Parménide*⁵, au *Sophiste*⁶, au

Je remercie Pierre BOURETZ, Concetta LUNA, Denis ROBICHAUD et Jean-Baptiste TOUSSAINT pour leur relecture et leur aide bibliographique. L'autorisation gracieuse de Don Rodolfo ROSSI, directeur de la Biblioteca Diocesana di Lucca, a rendu possible cette numérisation sur l'incunable de 1491 (cote : Incunabolo 13) ; l'Université de Leuven en a permis le financement sur proposition d'Andrea ROBIGLIO, tandis qu'un subside du LEM, Umr 8584 du CNRS, a contribué aux frais d'impression. Cette introduction abrégée témoigne de la fermeture des bibliothèques durant la pandémie.

¹ <https://data.cerl.org/istc/ip00771000> Sur cette édition : Paul Oskar KRISTELLER, *The First Printed Edition of Plato's Works and the Date of Its Publication (1484)*, in : «Studia Copernicana» XVI (1978), *Science and History. Studies in Honor of Edward Rosen*, p. 25-35, republié in : Paul Oskar KRISTELLER, *Studies in Renaissance Thought and Letters*, III, Storia e Letteratura, Roma 1993, p. 135-146. Sur Ficin et les *Platonis opera omnia*, je renvoie une fois pour toutes aux analyses bien connues de James HANKINS, *Plato in the Italian Renaissance*, volume I, (Columbia Studies in the Classical Tradition v. 17), Brill, New York, Leiden, København, Köln 1990, p. 300-359.

² <https://data.cerl.org/istc/ip00772000>

³ <https://data.cerl.org/istc/if00152000>

⁴ Sur le Platon de Ficin je me contente de citer la plus complète et la plus récente étude d'ensemble : Denis J.-J. ROBICHAUD, *Plato's Persona : Marsilio Ficino, Renaissance Humanism and Platonic Traditions*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia 2018, et pour une bibliographie récente sur la traduction ficinienne des dialogues platoniciens : Stéphane TOUSSAINT, *De dialogorum congrua successionis serie. Retour sur Ficin, Cosme et Platon*, in Actes du Colloque, *Lire les Dialogues, mais lesquels et dans quel ordre ? Définitions du corpus et interprétations de Platon*, éd. A. Balansard, I. Koch, Academia Verlag, Sankt Augustin 2013, p. 133-145.

⁵ Marsilio FICINO, *Commentaries on Plato*, 2 Volumes : *Parmenides*, I & II, éd. & trad. Maude VANHAELLEN, (The I Tatti Renaissance Library 51 & 52), éd. Harvard University Press, Cambridge (Mass.) London 2012 ; Marsilio Ficino, *Commento al "Parmenide" di Platone*, trad. Francesca LAZZARIN, (Immagini della ragione 15) Olschki, Firenze 2012.

⁶ Michael J.B. ALLEN, *Icastes : Marsilio Ficino's Interpretation of Plato's Sophist*, University of California Press, Berkeley, Oxford 1989.

Timée, au *Phèdre*⁷ et au *Philèbe*⁸, augmentés du commentaire tardif *in octavo De Re Publica*⁹.

Du vivant même de Ficin, d'autres éditions partielles de ses traductions platoniciennes ont vu le jour aux Pays-Bas et en Allemagne, comme l'incunable de Jacobus de Breda paru à Deventer en 1489-1490¹⁰ avec les versions latines de l'*Hipparchus*, du *Theages* et des *Amatores* (ou *Erastae*) et celui de Moritz Brandis, avec les seuls *Amatores*, imprimé à Leipzig après 1488¹¹. Paul Schneevogel – l'humaniste Paulus Niavis – en a rédigé la courte préface adressée au grand Érasme dans une dédicace qui emprunte à la rhétorique sacralisante par laquelle Marsile divinisait déjà Platon dans le *Prohemium* à Laurent le Magnifique, intégralement traduit plus loin. Selon Niavis, il faut aimer Platon parce que ses livres très rares, comprenez précieux et inédits, donnent accès à la religion¹². Sans doute, à partir des années 1480, l'idée chère à Ficin que l'amour du platonisme marque un renouveau spirituel, gagne-t-elle du terrain parmi les Latins. Précédé dans cet idéal par Pléthon et surtout par Bessarion, dont il a lu dès 1469 le *Contra calumniatorem Platonis*¹³, Marsile se pousse loin dans une piété pour Platon précoce et persévérante. Précoce, puisque Ficin nous dit lui-même avoir adoré le nom de Platon dès son adolescence. Persévérante, parce que la rénovation platonicienne de l'Occident détermine non seulement la pensée ficinienne, mais se projette dans le futur et sur le monde entier. Le Marsile adolescent, dévôt de Platon apparaissant déjà en filigrane dans le *De amore* de Lorenzo Pisano¹⁴, a mûri en vieux sage de Careggi persuadant Laurent le Magnifique de guider la nouvelle Académie. D'un côté, Marsile confesse volontiers l'excès de sa passion platonicienne : «mais où donc mon amour immense et immodéré pour Platon m'a-t-il entraîné ?» ; de l'autre, il distille un programme raisonné du platonisme : «dans les jardins de l'Académie les poètes écouteront Apollon qui chante sous les lauriers, dans son vestibule, les orateurs contempleront Mercure qui déclame, sous le portique et dans la cour les juristes et les gouverneurs de la cité entendront Jupiter en personne fixer les lois, édicter les droits, gouverner les empires ; enfin, dans le saint des saints

⁷ Marsilio FICINO, *The Philebus Commentary*, ed. & trad. Michael J.B. ALLEN (Center for Medieval and Renaissance Studies, 9), University of California Press, Berkeley 1975.

⁸ Marsilio FICINO, *Commentaries on Plato*, Volume 1, *Phaedrus and Ion*, éd. & trad. Michael J.B. ALLEN, (The I Tatti Renaissance Library 34), Harvard University Press, Cambridge (Mass.) London 2008.

⁹ Il s'agit de gloses au passage de la *République* VIII, 546 a-d, éditées in : Michael J.B. ALLEN, *Nuptial Arithmetic. Marsilio Ficino's Commentary on the Fatal Number in the Book VIII of Plato's Republic*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles 1994.

¹⁰ <https://data.cerl.org/istc/ip00775200>

¹¹ <https://data.cerl.org/istc/ip00772700>

¹² «... eo acrius eius inflammatur amore quo libri ipsius rariores sunt et ad religionem fidemque sacram proprius accedunt.» Paulus Niavis commendabili viro Erasmo, in *Liber de philosophia Platonis*, Leipzig 1488-1490, f° 1 v.

¹³ John MONFASANI, *Marsilio Ficino and the Plato-Aristotle Controversy*, in *Marsilio Ficino: his Theology, his Philosophy, his Legacy. A book from the International Conference* (National Gallery, London, 25-26 juin 1999), eds. M.J.B. Allen-V. Rees, (Series in Intellectual History 108), Brill, Leiden 2002, p. 179-202 : 188.

¹⁴ Arthur FIELD, *The origins of the Platonic Academy of Florence*, Princeton University Press, Princeton 1988, p. 158-174, 275-281.

les philosophes reconnaîtront leur Saturne, qui contemple les arcanes célestes»¹⁵. On reconnaît là l'esquisse à grands traits de la fameuse Académie de Careggi, taxée de mythe par certains. S'agirait-il d'une assemblée imaginaire ? La question, cent fois posée depuis Della Torre¹⁶, n'a pas sa place dans une introduction aussi limitée. Pôle d'un puissant magnétisme culturel, lieu de sagesse politique et voie initiatique vers l'immortalité, l'Académie de Ficin se veut tout cela ensemble.

Tout d'abord, le proème de Ficin insiste sur le rôle de ses amis et protecteurs dans la diffusion de Platon : Cosme l'Ancien, Pierre de Médicis et son fils Laurent, mais aussi Frédéric d'Urbain et Philippe Valori, financier de la première édition de 1484. Il pouvait en citer d'autres. Ensuite, de la poésie à la métaphysique en passant par la politique, il ne fait aucun doute que Ficin sait se concilier la faveur de poètes, de princes et d'intellectuels auxquels il ne cesse de rendre hommage dans ses lettres. Notre édition de 1491 s'ouvre d'ailleurs par ces vers du ficinien Naldo Naldi :

«Quand Dieu voulut nous adresser depuis ses régions éthérées
celui qui nous transmettrait les dons octroyés par le céleste Jupiter,
il nous a envoyé de ses sublimes hauteurs le divin Platon,
sous la protection duquel la sainte philosophie serait placée.
Platon accepta de vive joie ce devoir et de toute son âme
il se soumit au serment de veiller sur une si grande déesse ;
et il disposa sur sa tête les bandeaux de la mitre¹⁷,
il oignit de parfums sacrés ses deux tempes,
il couvrit ses membres d'un péplum, du fait que c'était l'habit de Pallas,
et sous ses pieds il répandit partout des roses pourpres.
Mais pour que l'image d'une telle piété ne disparaisse point
et pour que la philosophie ne perde pas de sa beauté,
Marsile est un second Platon revenu sur terre,
qui accomplira tous ces enseignements que le premier nous légua».¹⁸

Si l'on extrait du sonnet de Naldi le message ficinien qu'il véhicule, quatre idées dominant comme dans le *Prohemium* : Platon est un envoyé du ciel ; sa philosophie est un don jupitérien ; elle consiste à rendre un culte à la fille de Minerve-Pallas ; Ficin est un second Platon revenu pour donner lustre à la belle piété platonicienne. Mais jusqu'où croire Ficin lorsqu'il nous enseigne que la philosophie de Platon est une déesse dont il serait le prêtre ?

¹⁵ En France ce passage avait déjà retenu l'attention d'André CHASTEL, *Marsile Ficin et l'art*, Droz, Genève 1975, p. 30 et de Raymond MARCEL, *Marsile Ficin 1433-1499*, Les Belles Lettres, Paris 1958, p. 297.

¹⁶ Christophe PONCET, *Ficino's Little Academy of Careggi*, in : «Bruniana & Campanelliana», XIX (2013/1), p. 67-76.

¹⁷ «...ponit capiti redimicula mitrae», citation virgilienne (cf. *infra*), évoquerait plutôt une coiffe orientale liée sous le menton, à deux ou quatre fanons, parfois associée au culte de Cybèle.

¹⁸ Ma traduction du sonnet de Naldo NALDI (1439-1513). Cf. plus loin, p. 1, pour le texte latin. Voir aussi : Jean FESTUGIÈRE, *La philosophie de l'amour de Marsile Ficin et son influence sur la littérature française du XVIe siècle*, (Études de philosophie médiévale XXXI), Vrin, Paris 1941, p. 22.

La fille de Minerve

Il peut sembler difficile d'éclairer cette question centrale, si l'on s'efforce d'y donner une réponse philosophique et non simplement poétique, option simplificatrice. Or, la poésie du *Prohemium* a pu prévaloir pour certains lecteurs de l'édition bâloise de 1576, réédition de 1561, dont le texte est malencontreusement altéré. Les deux bâloises transmettent en effet ce passage corrompu : «souvent Platon feint des histoires fabuleuses sur le mode poétique (*more poetico*). Pour ce motif, le style même de Platon ressortit moins réellement à la philosophie qu'à la poésie (*quam revera poeticus videatur*)»¹⁹. Détrompons-nous, car *poeticus* transcrit fautivement l'abréviation de l'adjectif *propheticus* dans le manuscrit Laurentianus Plut. 82. 06, f° 1v et dans les incunables de 1484 et 1491²⁰. Le génie stylistique de Platon n'est donc pas disputé entre la philosophie et la poésie, mais bien entre la philosophie et la prophétie, au bénéfice de cette dernière²¹. Certes, le caractère poétique des vers de Naldi dérive d'un modèle virgilien, celui d'*Énéide* IX, 616 («... *et habent redimicula mitrae*») auquel le couronnement de la philosophie «palladienne» emprunte un peu de son vocabulaire ; pourtant, le ton prophétique de certains dialogues l'emporte pour Marsile sur le reste de l'œuvre de Platon, comme il sied à un messenger céleste. Messenger de qui ? De Pallas et de sa fille.

Dans la généalogie mythologique proposée par Ficin, *Philosophia* est la déesse enfantée par l'intelligence divine, la progéniture cérébrale d'Athéna. Voilà qui trahit certainement la fascination exercée sur Ficin, tout au long de sa vie, par des divinités féminines : Vénus, les Trois Grâces, les Muses, sans oublier, côté chrétien, la Vierge Marie. Mais sur le plan strictement philosophique, l'ancêtre de Ficin est sans conteste le néoplatonicien Proclus, ce grand dévôt d'Athéna. En adorant sa fille, *Philosophia*, le Platon de Ficin place aussi ses pas dans ceux de Boèce²². Cependant l'influence de Proclus reste ici prépondérante, tant il est vrai que dans le culte palladien, la scène du péplos célébrée aussi par Naldi, trouve sa source directe dans le *Commentaire sur le Timée* du diadoque athénien. Marsile n'a pas craint d'y faire une allusion directe. Pour lui Platon «fut effectivement le premier à ceindre ses tempes d'une mitre, comme une prêtresse sacrée, après quoi il l'a parée d'un péplum tel qu'il pourrait seoir à l'auguste fille de Minerve», là où Proclus affirmait que «le péplos produit par Platon en discours et énigme dans le *Timée*»²³ était un voile d'ordre dialogique, analogue au tissage du péplos d'Athéna relatant la guerre livrée contre les Géants. La transposition ficinienne de

¹⁹ *MARSILII FICINI [...] Opera quae hactenus exstiterunt*, Henricpetri, Bâle 1576, 2 volumes, fac-similé suivi et préfacé par S. Toussaint, Société Marsile Ficin, San Marco Litotipo, Lucca 2010, p. 1129.

²⁰ Cf. plus loin p. 2 (= 1 v) deuxième colonne.

²¹ À propos du style et des sources antiques du *Proème*, voir ROBICHAUD, *Plato's Persona* (cité *supra* note 4), p. 55, 74-75, 100-101 et p. 187-229 pour le Platon *sacerdos* et *vates*.

²² Sur Ficin et Boèce : Margherita BELLI, *Boetio filosofo grandissimo. Indagine sulla presenza di Boezio nel corpus ficinianum*, in : «Accademia» X (2008), p. 43-73. Pour quelques intersections possibles entre Proclus et Boèce : Jean-Luc SOLÈRE, *Bien, cercles et hebdomades : formes et Raisonnement chez Proclus et Boèce*, in *Boèce ou la chaîne des savoirs*, éd. Alain Galonnier, Fondation Singer-Polignac, Actes du Colloque International, Paris 8-12 juin 1999, (Philosophes Médiévaux, XLIV), Peteers, Louvain-Paris 2003, p. 55-112.

²³ PROCLUS, *Commentaire sur le Timée*, tome 1, trad. André-Jean FESTUGIÈRE, Vrin, Paris 1966, p. 182-183, mais aussi p. 122.

la mère sur la fille ne change rien à la définition même de ce péplos, puisque sous la double référence au voile d'Athéna et au péplos dont on l'honorait – songeons à l'*Illiade* V, 734-735 et aux Panathénées – se cache invariablement le tissage sapientiel des dialogues mêmes de Platon²⁴. *Des dialogues*, dis-je, dans la mesure où Marsile, ne réservant plus ce symbolisme textile au seul *Timée*, comme Proclus, semble l'étendre à la doctrine totale de Platon. Ce prêtre de la fille de Minerve drapait un corps rayonnant, virginal et parfumé dans les plis de son propre logos amoureux de sagesse. Et s'il est prêtre premier il n'est pas prêtre ultime, étant donné que ce rôle échoit providentiellement à Ficin. Évitant aux pieds de la déesse le contact d'un sol profane, Platon prenait soin de semer sur son chemin les roses de son génie oratoire jusqu'aux jardins de son Académie ; tout comme lui, Ficin reconduira la sagesse profanée par ses voleurs (les averroïstes ?) à l'ombre sacrée des lauriers médicinaux. Une atmosphère puissamment botticellienne se répand dans le sillage de Marsile.

Platon et le *Psaume 117*

Le *Commentaire* de Proclus sur le *Parménide* étant écarté, jusqu'à preuve du contraire,²⁵ des sources dont pouvait disposer Ficin lorsqu'il écrivait son *Prohemium* à Platon, l'importance du *Commentaire sur le Timée* n'en ressortira que davantage et particulièrement pour ce que Marsile nous dit d'Athéna : «née de la seule tête de Jupiter, au début elle disposait l'univers avec lui, en imitant son père en tout et pour tout»²⁶. Traduit en termes philosophiques : la suprématie palladienne sur le chaos des Géants signe le triomphe de l'intelligible. Pour commencer, dans un article fondateur, Paola Megna a montré la connaissance et l'utilisation par Ficin du *Commentaire sur le Timée* dans deux manuscrits, le Riccardiano 24 et le Chigiano R VIII 58, durant la rédaction de la *Théologie platonicienne de l'immortalité des âmes*, soit dès 1474 sinon plus tôt encore²⁷. Conformément à ses préoccupations, Ficin retient de Proclus l'interprétation d'Athéna comme déesse de la providence intellectuelle²⁸. Comment s'étonner qu'il fasse, successivement, de la fille d'Athéna la déesse de la philosophie et de Platon le prêtre de son intellectualité divine ? L'idée très intuitive, très étrangère à notre conception cartésienne, que la philosophie soit un tissage de l'intelligence humaine autour d'un intellect divin – sorte de théophanie du premier principe – correspondrait assez à ce que Marsile nomme au fond sa piété, opposée aux raisons des disciples d'Alexandre d'Aphrodise et d'Épicure. Dans ce passage étonnant du *logos* au *péplos*, ce qu'à leur tour les hommes impies

²⁴ Sur ce thème : Pierre HADOT, *Physique et poésie dans le Timée de Platon*, in : «Revue de Théologie et de Philosophie» CXV, 2, (1983) p. 113-133 : 117, 128-129.

²⁵ Sur Athéna et le *péplos* dans le *Commentaire sur le Parménide* de Proclus : PROCLUS, *Commentaire sur le Parménide de Platon*, éd. trad. Concetta LUNA, Alain-Philippe SEGONDS, tome 1, 2ème partie, Les Belles Lettres, Paris 2007, p. 34-35, notes p. 211-216.

²⁶ Ce qui n'est qu'un extrême résumé d'*In Timæum*, I, 166, 2-17 DIEHL.

²⁷ Paola MEGNA, *Marsilio Ficino e il commento al "Timeo" di Proclo*, in : «Studi Medievali e Umanistici» 1 (2003), p. 93-135.

²⁸ *Ibid.*, p. 115.

et les matérialistes appellent le bavardage platonicien, n'est ni un tissu de mythes ni un verbiage affabulatoire, mais une sagesse habillant une vérité autrement indicible, un Soleil intelligible, on s'en doute, qui ne se définit point. Ensuite une prophétie entre en jeu à partir du moment où le Platon de Ficin, *vates* et voyant, contemple ce pour quoi le commun des mortels n'eut jamais d'yeux : la Beauté divine, celle du cosmos, celle de l'âme, celle de l'intellect, celle du Bien, celle de l'Un, selon le dialogue pris en considération.

Parvenu à cette limite extrême, le prophétisme *sui generis* de Platon devient difficilement communicable à un public chrétien. Sauf si la Bible vient à son secours. On perçoit très bien, dans le *Proème*, ce moment où Ficin, conscient des risques qu'il fait courir à son argumentaire, tout en protestant de sa piété, adjure Laurent et ses autres lecteurs de ne pas l'abandonner dans sa mission platonisatrice. Ne craignez rien, leur lance-t-il, puisque Platon est sacré ! Ne me repoussez pas, leur crie-t-il, puisque je travaille au bien commun de l'humanité ! Et quel meilleur défenseur de la religion de Platon que David ? «La droite du Seigneur a déployé sa puissance, la droite du Seigneur l'a exalté. Il ne mourra plus, mais il vivra et il racontera les oeuvres du Seigneur». De qui parle donc Ficin ? Mais de Platon en personne... alors que dans le *Psaume* 117, audacieusement adapté par Marsile, le Psalmiste chantait à la première personne : «La droite du Seigneur a déployé sa puissance, la droite du Seigneur m'a exalté. Je ne mourrai plus, mais je vivrai et raconterai les oeuvres du Seigneur». Coutumier du fait, Marsile détournera encore une fois la Bible en 1492 dans son *Exhortatio* à la lecture de Plotin, où l'on peut lire ces mots de *Matthieu* 17, 5 placés en louange de Plotin dans la bouche de Platon : «*Hic est filius meus dilectus in quo undique mihi placeo, ipsum audite*»²⁹.

²⁹ Voir à ce sujet Stéphane TOUSSAINT, *Introduction à Plotini libri LIV in sex Enneades*, texte grec et latin, traduction et commentaire de M. Ficin aux *Ennéades*, [réimpression en fac-similé de l'édition Perna, Bâle 1580], Société Marsile Ficin, San Marco Litotipo, Lucca 2010, p. I-XXI : XII. Sur les rapports du platonisme ficinien avec le christianisme, voir au moins : Laurent LAVAUD, *L'Argument pour la Théologie Platonicienne : à la confluence du platonisme et du christianisme*, in : Marsile Ficin, *Argument pour la Théologie platonicienne*, trad. Sébastien GALLAND, éditions Manucius, Paris 2016, p.9-24 ; Daniele CONTI, *Marsilio Ficino tra Cristo e Socrate*, in : *Cristo nella filosofia dell'età moderna*, ed. Antonella DEL PRETE & Saverio RICCI, Le Lettere, Firenze 2014 (Giornale Critico della Filosofia Italiana, Quaderni 28), p. 59–76.

PROÈME
de
Marsile Ficin aux livres de Platon
pour Laurent de Médicis, homme magnanime.

La divine providence, magnanime Laurent, disposant de tout efficacement et avec soin, a décidé de munir la sainte religion non seulement de prophètes, de sibylles et de saints docteurs, mais aussi de la parer singulièrement d'une certaine philosophie, pieuse et élégante. Afin que la piété même, source de tous les biens, de même qu'elle est tranquillement à demeure chez les particuliers, pût enfin se répandre en toute sécurité parmi ceux qui professent la sagesse et l'éloquence, il fallait en effet que la religion, unique voie du bonheur, fût non seulement commune au vulgaire mais aussi aux plus instruits. Et sous sa conduite assurément nous pouvons tous parvenir à la béatitude pour laquelle nous sommes nés et à l'obtention de laquelle nous nous efforçons de parvenir, plus facilement et plus sûrement, en travaillant d'un commun accord. Ainsi du haut du ciel Dieu tout puissant envoya-t-il au moment établi l'âme divine de Platon pour donner lustre à la sainte religion chez tous les peuples. En vérité, tandis que jusqu'au siècle actuel le soleil platonicien ne s'était pas encore levé sur les Latins, Cosme de Médicis, honneur de l'Italie et homme insigne par sa piété, se donnant pour but de propager des Grecs aux Latins la salvifique lumière platonicienne de la religion, me destina à une tâche si importante, moi qui avais avant tout reçu une éducation accomplie au sein de sa maison. Or, quoique dès l'enfance je fus un adorateur du nom de Platon, j'ai entrepris cette oeuvre si lourde de conséquences non pas de ma propre initiative, mais sous les heureux auspices de ton grand-père Cosme, tout en espérant qu'un divin secours ne manquerait pas à une mission si nécessaire et si pieuse. Au tout début, donc, je suis entré dans l'Académie mû par cet espoir, et depuis son lieu j'ai traduit en latin pour Cosme et avant sa mort dix dialogues de notre Platon. Après le trépas de Cosme, j'ai donné à lire neuf autres dialogues à ton père Pierre de Médicis, homme très éminent. À vrai dire, après que Pierre eut quitté cette vie, la fortune souvent envieuse des entreprises illustres me détournait contre mon gré de mon devoir de traduction. Mais toi qui pratiques la religion et protèges la philosophie, avec toute la faveur et tout le soutien dont tu es capable, tu m'as rappelé à l'oeuvre commencée. C'est pourquoi je suis revenu à la mission prévue et non seulement j'ai traduit mais j'ai résumé en partie dans des arguments l'esprit de Platon et je l'ai en partie – autant que possible – expliqué par de brefs commentaires. Aussi est-ce avec le plaisir le plus extrême que je te dédie tout ce travail accompli grâce à l'aide divine, toi à qui reviennent de droit héréditaire les écrits destinés à tes aïeux, toi l'héritier par ton grand-père et par ton père d'une vertu toute patriotique. Parmi les dialogues, lis l'oraison funèbre de Platon dédiée à ton frère le pieux Julien. Surtout, quand tu seras parvenu à la lecture du De Regno, tu verras que j'honore le duc Frédéric d'Urbin le jour où lui-même a salué honorablement ta

maison. Non seulement les trente-sept livres platoniciens sont glorifiés par ton seul nom, mais tous t'appartiennent puisque tous ont été portés à terme par ton entremise et que je t'appartiens moi-même. Et en vérité, je n'affirme pas avoir complètement rendu le style de Platon dans ces livres : je suis sûr que, même en étant bien plus savant que moi, personne ne sera en mesure d'y parvenir, car c'est un style, dirai-je, qui ne ressemble pas tant à un discours humain qu'à un oracle divin, qui souvent retentit de façon sublime, se répand véritablement avec la douceur du nectar et toujours embrasse les mystères célestes. Assurément, de même que le monde est doté de trois choses : l'utilité, l'ordre et la beauté, qui témoignent à nos yeux de son divin créateur, ainsi le style platonicien qui contient l'univers abonde-t-il suprêmement de trois dons : l'utilité philosophique des idées, l'ordre oratoire de la disposition et de l'élocution, la beauté des fleurs poétiques ; et partout il se sert tantôt de témoignages divins, tantôt il témoigne avec la plus grande certitude de l'architecte divin de ce monde. Que prospèrent donc – magnanime Laurent – que surtout prospèrent tous ceux qui demandent à Platon de puissantes raisons d'instruire l'enfance ; que d'autres instruisent les plus ignorants et finalement que les érudits se rendent aux portes de Platon afin d'en rapporter, non pas des rudiments enfantins, mais des mystères divins. Cher Laurent, je viens de dire « finalement ». De fait, notre Platon, avant de communiquer les divins oracles et pour que ces choses sacrées ne finissent pas livrées aux profanes, conduit son auditoire par trois degrés à la voie suprême : purification, résolution et conversion. Voilà pourquoi il est beaucoup question chez Platon d'abord de purifier les âmes de leurs troubles, puis de nombreux arguments destinés à libérer les esprits du monde sensible et de bien plus de choses encore pour convertir tantôt ces esprits en eux-mêmes et tantôt vers Dieu, l'auteur de tout ce qui existe, là où comme en un Soleil, convenablement convertis, ces esprits sont heureux de briller des rayons reçus de la vérité. Cependant que notre Platon traite d'une manière cachée du devoir relatif au genre humain, il semble jouer et plaisanter ; pourtant les plaisanteries et les jeux platoniciens sont plus graves que les leçons sérieuses des Stoïciens. En effet, il ne dédaigne pas de s'égarer dans des considérations terre-à-terre par endroits, tout en captant insensiblement l'attention des auditeurs prosaïques pour les conduire plus facilement à ce qui les élève. Souvent mû par un dessein très sérieux, il mêle l'utile à l'agréable pour amener les âmes naturellement portées au plaisir à une nourriture salubre, à travers les charmes sans prétention d'un doux discours et par l'appât du plaisir même ; et souvent, aussi, il feint des histoires fabuleuses sur le mode prophétique. Pour ce motif le style même de Platon ressortit moins réellement à la philosophie qu'à la prophétie. De temps à autre, en effet, il est transporté de fureur, vaticine comme un poète et suit un ordre qui n'est plus humain, mais bien divin et fatidique ; alors il ne se conduit plus en maître mais en prêtre et en poète, tantôt furieux tantôt purifiant aussi les autres jusqu'à un état de raptus divin. En vérité, à travers tout cela, Platon se sert avant tout des fables afin que tout un chacun se délecte des fleurs variées de l'Académie, tandis que seuls les esprit purifiés en recueilleront les fruits avec plus de délice, qu'ils les cuiront plus facilement et que plus parfaitement ils les goûteront. Platon traite tout par les dialogues pour qu'un discours vivant place sous nos yeux des personnages parlants, qu'il nous persuade plus efficacement et qu'il nous émeuve plus fortement. À quoi s'ajoute qu'il rend opportunément honneur à ses amis, comme de juste, en recommandant plus aisément à la postérité nombre d'entre eux. Et le dialogue est

aussi une manière plus commode de passer en revue des opinions différentes sur un même sujet. J'ajoute que le dialogue nous plaît par son admirable variété et qu'il capte l'attention des auditeurs comme des lecteurs. Mais pourquoi nous égarer plus longtemps en des propos si mesquins et si médiocres ? La sagesse, magnanime Laurent, née de la seule tête de Jupiter, au début disposait l'univers avec lui, et en imitant en tout et pour tout son père, de sa propre tête elle engendra sa fille, nommée la philosophie, qui se serait délectée de la fréquentation des fils des hommes. Philosophie, pérégrinant jadis sur terre à travers les nations, suscita l'admiration des plus excellents esprits, parmi lesquels notre Platon, qui non seulement l'a admirée mais qui, lui seul et en premier, l'a vénérée au plus haut point. Il fut effectivement le premier à ceindre ses tempes d'une mitre, comme une prêtresse sacrée, après quoi il l'a parée d'un péplum tel qu'il pourrait seoir à l'auguste fille de Minerve et il a suavement oint sa tête, ses mains et ses pieds d'onguents parfumés. Enfin il a couvert et paré de fleurs le sol même, où que la divinité philosophique dirigeât ses pas. Tel était et tel est encore l'habit de cette déesse quand elle déambule entre les murs de l'Académie et telle est sa parure. Mais chaque fois qu'elle se promène en dehors des jardins académiques, non seulement elle perd toujours ses parfums et ses fleurs, mais ô honte ! elle tombe souvent sur des voleurs ; puis, dépouillée des insignes de son sacerdoce et de sa gravité, elle erre de-ci de-là nue et pour ainsi dire profane jusqu'à sembler si laide que ni ses parents Phébus et Mars ne se plaisent à la contempler, ni son grand-père Jupiter, ni sa propre mère Minerve ne l'acceptent plus ; après quoi, sur le conseil maternel, retournant aussitôt entre les murs et dans les jardins de l'Académie, elle recouvre son ancienne beauté et repose là dans un immense bonheur comme en sa patrie. Voilà pourquoi tous ceux qui souhaitent s'instruire et vivre conformément au Bien, doivent être exhortés pour leur profit à rejoindre l'Académie en ta compagnie, cher Laurent, toi le disciple de Platon. Là les jeunes gens tout en jouant et tout en s'amusant acquièrent facilement et de la plus agréable façon des préceptes moraux avec l'art du discours ; là encore les hommes mûrs apprennent à la perfection l'art de se comporter dans les affaires privées et publiques ; là enfin les vieillards vont placer leurs espoirs dans la vie éternelle plutôt que dans une existence mortelle. Dans les jardins de l'Académie les poètes écouteront Apollon qui chante sous les lauriers, dans son vestibule, les orateurs contempleront Mercure qui déclame, sous le portique et dans la salle les juristes et les gouverneurs de la cité entendront Jupiter en personne fixer les lois, édicter les droits, gouverner les empires ; enfin, dans le saint des saints les philosophes reconnaîtront leur Saturne, qui contemple les arcanes célestes. Partout les prêtres et les serviteurs des choses saintes trouveront des armes pour protéger vigoureusement la piété contre les impies. Donc approchez-vous, je vous en prie, venez là vous tous qui cultivez les disciplines libérales ; c'est ici que vous vous procurerez en même temps que la liberté de la vie ; enfin accourez tous là, vous qu'enflamme le désir inextinguible de posséder la vérité et d'éprouver la félicité, ici et sous une inspiration divine vous obtiendrez selon vos souhaits cette vérité avec félicité. À vrai dire, pendant ce temps vous serez bien avisés de n'éprouver aucune crainte envers la doctrine de Platon, qui est toujours divine, mais vous l'examinerez mûrement avec équité et vous renoncerez à censurer haineusement ceux qui sans aucune colère veillent et travaillent pour vous. Bien au contraire, faites montre d'une opinion plus que favorable envers l'auteur plein de piété et envers son traducteur, non seulement occupé à traduire les mots mais à

expliquer les phrases [de Platon] selon ses capacités, pour être utile à tous. Je vous supplie donc de ne pas opprimer cruellement ni d'accabler un enseignement antique et salutaire, hélas ! trop longtemps réprimé, revenu depuis peu à la lumière du jour par une divine providence, de crainte que ce que Dieu veut voir exister partout dans sa toute puissance, l'homme mortel ne le veuille perdre dans son inanité. «La droite du Seigneur a déployé sa puissance, la droite du Seigneur l'a exalté. Il ne mourra plus, mais il vivra et il racontera les oeuvres du Seigneur». Mais, mon excellent Laurent, où donc mon amour immense et immodéré pour Platon m'a-t-il entraîné ? Ai-je donc déclamé en faveur de Platon, ce prince de la faconde oratoire ? De fait, il a lui-même péroré sa propre cause plus qu'il ne faut, en particulier auprès de ceux qui se sont comportés en auditoire juste et sans trouble ; mais à présent je t'encouragerai le moins possible, toi que ta volonté porte admirablement à toutes ces choses platoniciennes, toi si prompt d'esprit et si instruit par l'étude, et je formulerai plutôt le voeu que ta lecture soit heureuse et que tu vives bienheureux en te souvenant de ton Marsile. Tandis que je nomme Marsile Ficin, sache que je nomme aussi Philippe Valori de l'Académie platonicienne ; car si Marsile et Philippe ne font qu'un dans la défense de Platon et dans l'amour qu'ils te vouent, il ne fait aucun doute qu'ils sont interchangeables. C'est sa valeur singulière qui te fait accepter Valori, cher Laurent, c'est l'honneur d'être platonicien qui fait sa louange et c'est l'incroyable amour qu'il te porte qui le recommande tout à fait à toi.